

## '''L'engagement existe toujours chez nos étudiants'''

Responsable pédagogique à l'École normale sociale (ENS), à Paris, depuis une dizaine d'années, Patricia Gayard-Guégan nous livre son regard sur le profil des étudiants en travail social aujourd'hui.



© Vincent Pancol

**tsa :** Vous avez vu défiler de nombreuses promotions d'étudiants à l'ENS : leur profil vous semble-t-il avoir évolué ?

**Patricia Gayard-Guégan :** Nous formons ici essentiellement de futurs assistants de service social (encadré, p. 5). On observe toujours chez nos étudiants le mélange d'âges et de parcours caractéristique de ces cursus, qui est une très grande richesse. Ce brassage n'a pas changé. Cela va de quelques très jeunes gens, tout juste bacheliers, à des personnes en reconversion professionnelle, issues d'autres carrières. Chez nous, le public diffère peut-être un peu de celui des instituts régionaux du travail social (IRTS), puisque l'école gère par ailleurs un centre social ouvert sur le quartier, qui constitue un véritable terrain d'application, sur place, pour nos étudiants. Cela attire, je pense, des candi-

Patricia Gayard-Guégan, responsable pédagogique de la formation initiale et continue à l'École normale sociale, Paris 18<sup>e</sup>. Assistante de service social de 1985 à 2002.

ats déjà un peu engagés, qui font du bénévolat, peut être plus qu'ailleurs. Cela ressort en tout cas des entretiens de recrutement.

**tsa :** Les exigences croissantes en termes d'écrits n'ont-elles pas rendu la formation un peu plus difficile d'accès pour certains jeunes pas nécessairement à l'aise à cet égard (ce numéro, p. 40) ?

**P. G.-G. :** Pour moi, la formation n'est pas plus élitiste qu'avant, mais on y trouve en revanche d'autres publics, notamment universitaires, qui viennent vers nous car leurs études ne leur offrent pas de débouchés. C'est assez passionnant de mixer, dans les groupes de travail, ce type de profil avec des gens ayant un tout autre parcours et un niveau d'études inférieur. Pour vous répondre sur l'écrit : on rend de plus en plus compte dans nos métiers et il y a des domaines de compétences dans lesquels l'écrit est primordial. Mais c'est aussi notre rôle que de travailler avec les étudiants sur ce volet. Et ces derniers, à côté d'éventuelles lacunes à cet égard, compensent aujourd'hui par un très bon niveau dans d'autres domaines, par exemple les nouvelles technologies de communication : ils sont très au point pour tout ce qui relève

de l'utilisation des réseaux, de la recherche d'information.

**tsa :** On sait le secteur connu pour ses bons débouchés : le choix du social vous paraît-il relever davantage de motivations pragmatiques qu'auparavant ?

**P. G.-G. :** Je vous répondrai par un exemple : à la demande de certains étudiants de 1<sup>re</sup> année, nous organisons un voyage à l'étranger pour leur 2<sup>e</sup> année d'études. Mais avant cela, une vingtaine d'entre eux a décidé d'aller, en juin, à la rencontre des associations soutenant les migrants de Calais. Ça me paraît une belle preuve que l'engagement existe toujours chez nos étudiants. Bien sûr, la question des débouchés joue pour une part, mais je ne crois pas que ce soit déterminant. On parle tout de même de métiers difficiles, avec des niveaux de salaire peu élevés. Ce que les étudiants découvrent vite en stage, c'est qu'on n'arrête pas ! Il y a d'ailleurs pour certains une forme de désillusion entre ce qu'ils vivent sur le terrain et ce qu'ils avaient imaginé au départ. Donc il faut une vraie envie. Et les débouchés ne sont pas aussi favorables qu'à mon époque : on voit beaucoup plus de CDD, moins de CDI.

## ➤ Une école pas si « normale »

Un centre de formation doublé d'une sorte de laboratoire social : c'est l'originalité du modèle de l'École normale sociale. Elle gère ainsi d'une part deux cursus (assistant de service social, ingénieur social), un pôle de formations continues et une formation d'adaptation pour les AS diplômés à l'étranger, et, d'autre part, le centre social Espace Torcy, un lieu d'animation et d'accueil ouvert sur le quartier et ses habitants. Parmi les opportunités offertes aux étudiants : des ateliers communs avec des étrangers primo-arrivants, des modules de formation consistant en des ateliers auxquels participent aussi des personnes accueillies au centre social, de type chorale, cuisine, échange de savoirs, etc.

Par ailleurs, ce qui a vraiment changé en quelques années, ce sont les conditions de vie de nos étudiants...

**tsa :** C'est-à-dire ?

**P. G.-G. :** À mon époque, on faisait ses études de manière bien plus confortable. Aujourd'hui, j'ai des étudiants qui travaillent la nuit, ou pendant toutes les vacances pour pouvoir financer leur cursus. On accueille d'ailleurs de moins en moins de jeunes de province, car financièrement ils ont du mal à partir de chez eux. La difficulté supplémentaire, c'est que les formations sociales sont à plein-temps, il n'est donc pas possible de travailler en parallèle en journée. La gratification des stages posant les problèmes que l'on connaît, cela n'aide pas non plus vraiment... (lire ci-après) Du coup, on se retrouve avec moins de candidats à nos formations qu'auparavant.

**tsa :** Y a-t-il une vraie crise du recrutement ?

**P. G.-G. :** On a beaucoup de mal à remplir nos promotions. On doit démultiplier les épreuves de sélection pour parvenir à les constituer. C'est aussi le résultat, pour une part, de l'image de la profession – d'assistant de service social en l'occurrence, ndlr –, qui n'est pas connue pour ce qu'elle est vraiment. On pâtit toujours de stéréotypes anciens : l'aspect intervention collective du métier, par exemple, et la créativité qu'il permet, est assez peu connu. Quand on parle de ce métier, les réactions sont souvent « tu as du courage », ou « il faut des gens comme vous ». C'est sûr que parfois, oui, c'est dur, voire décourageant. Mais il y a aussi tous les aspects positifs, dont on ne parle pas. Ici nous essayons de montrer ce qu'est véritablement le travail social, et la présence du centre social nous y aide beaucoup je crois. Enfin, je pense que nos métiers souffrent encore d'un certain discours politique porté sur le travail social.



**Nos métiers souffrent encore d'un certain discours politique porté sur le travail social."**

**tsa :** Vous évoquiez la gratification des stages : voilà un plan sur lequel la situation des étudiants d'aujourd'hui a (malheureusement) évolué...

**P. G.-G. :** Les difficultés actuelles dans la recherche des stages sont effectivement dramatiques : les étudiants bénéficiaient auparavant de stages dans de nombreux endroits différents. C'était un vrai plus, notamment du point de vue du partage d'expériences entre étudiants. Une partie des stages pouvait également se faire ailleurs qu'auprès d'une assistante sociale, donc sur un panel de structures plus large. Ça n'est plus possible. Et maintenant, pour des stages longs, même l'Éducation nationale et certains conseils départementaux ne répondent plus présents. Cela empêche littéralement les étudiants de « penser », car c'est une grosse inquiétude dès le départ : on y consacre une énergie et un temps fous, au détriment d'autres choses. La question de la gratification fait obstacle lors des demandes, même lorsqu'il s'agit d'un aspirant stagiaire auquel elle ne s'applique pas ! Chez nous, les étudiants font 80 à 90 candidatures pour décrocher un stage... À l'arrivée, certains en prennent par défaut. Parfois cela crée de bonnes surprises. Mais certains le vivent aussi très mal, et ne le disent pas car ils ont peur de ne pas en retrouver un autre. On a même des échecs au diplôme qui sont liés à cela, c'est un réel problème. ■

Propos recueillis par Marion Léotoing